

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 4 (1891)

Artikel: La destruction de Pompéi et l'état présent des fouilles
Autor: Zobrist, Th.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DESTRUCTION DE POMPÉI

ET L'ÉTAT PRÉSENT DES FOUILLES ¹⁾



Puisque les voyages en Italie sont toujours à la mode, je vous invite à faire une excursion au sud de cette botte merveilleuse que l'Apennin partage et que la mer entoure; mais comme la distance à parcourir est de 1500 kilomètres, nous n'aurons pas le temps de nous arrêter en route. Nous passons donc rapidement par Chiasso, au sud du Tessin, où une vingtaine de douaniers en uniforme bleu foncé agrémenté de jaune nous rappellent que nous quittons la Suisse, et une fois installés dans le train poudreux, nous apprenons à nos dépens que les wagons italiens ne sont pas construits pour l'agrément des voyageurs, mais en vue des intérêts de la compagnie qui les fait circuler. Puis la plaine fertile qui ne tarde pas à se dérouler à nos yeux, comme toute chose nouvelle, a le don d'exciter notre curiosité pendant quelques instants; toutefois la monotonie de ce paysage donne naissance à un certain ennui que les clochers de Milan et d'Alexandrie ont de la peine à dissiper.

Entre Alexandrie et Gênes, le tableau s'anime, l'Apennin présente quelque ressemblance avec la ligne du Jura de Bâle à Bienne, et lorsqu'on débouche dans les vallées qui s'ouvrent au midi, quel contraste, quelle végétation et quels parfums enivrants répandus dans les airs! Comme on sent son cœur battre d'émotion quand dans le lointain azuré on voit scintiller les flots éblouissants de la Méditerranée et les blanches maisons de Gênes!

1) Ouvrage consulté : J. Overbeck, Pompéi et ses monuments.

qu'il serait agréable de s'arrêter quelques jours dans cette ville pour visiter ses palais de marbre qui lui ont valu le nom de Superbe et pour admirer dans la chapelle de St. Jean-Baptiste le Saint Graal que les héros des poèmes du Moyen-Age n'ont pu contempler qu'après avoir vaincu les plus grandes difficultés. Mais, notre but est plus éloigné et le convoi poursuit sa marche vertigineuse en longeant le rivage de cette incomparable Méditerranée où les broussailles et les haies sont de romarin, de laurier, de rosiers et de géraniums, où l'agave, l'aloès et le cactus aux formes bizarres, sortent de toutes les anfractuosités des rochers, pendant que les orangers, les citronniers, les figuiers et les oliviers couvrent le pied des montagnes et le fond des vallées, où se cachent à demi des villas, des hôtels, des châteaux et des bourgades gracieusement étagées au bord de ces golfes aux formes exquisés, qui font l'admiration des étrangers qui passent l'hiver dans ce paradis, saturé des parfums les plus suaves.

Plus au sud, le pays change encore d'aspect. Après avoir laissé à gauche les montagnes de Carrare, dont l'étonnante blancheur donne l'illusion de la neige, on entre dans la plaine basse et poudreuse de Pise, où tant de chefs d'œuvre arrêtent les artistes et les savants. Cette ville, jadis puissante, aux beaux quais de marbre bordés de riches palais, avec sa cathédrale incomparable, son baptistère merveilleux, son vaste cimetière tout fait de terre rapportée de Palestine, et sa tour penchée, célèbre dans le monde entier, laisse une triste impression. C'est une grande ville ruinée par Florence et Livourne.

Florence, la ville des sombres palais, des statues, des tableaux et des fleurs, est une cité unique en son genre. L'art moderne y a peu de prise, de sorte qu'au premier abord elle ne plaît pas aux touristes, surtout s'ils n'en connaissent pas la belle langue.

Rome, de même que Florence, n'est pas sympathique aux habitants du Nord, qui ne peuvent s'y arrêter que quelques jours ; elle est trop étendue et la majesté de ses

anciens monuments les met mal à l'aise. Mais que de jouissances réservées à l'artiste et à l'historien ! Toutefois, à ceux qui voudraient encore se faire une idée de la Rome ancienne, je conseillerais de se mettre en route sans retard, car les ingénieurs et les architectes sont occupés à transformer de fond en comble la capitale du jeune royaume d'Italie.

Naples, la plus grande ville de la péninsule, sauf le Musée National, ne possède pas de trésors artistiques et historiques comme Florence et Rome, mais quiconque a eu le bonheur de circuler dans ses rues si extraordinairement animées et d'étudier sa population si bruyante et si gaie, n'en perdra jamais le souvenir. D'ailleurs, Naples n'a pas besoin de monuments grandioses, car elle est située au bord du plus beau golfe du monde : A l'ouest, le promontoire du Pausilippe, une mer d'un bleu incomparable, des îles escarpées à l'horizon ; au S. E. un volcan toujours fumant et toujours menaçant, et au Sud les côtes de Sorrente qui vont se terminer mollement à la pointe de la Campanelle. Tout cela est tellement enchanteur que les poètes anciens ont eu recours aux légendes les plus gracieuses pour expliquer la formation de ce paradis, que nous traversons, hélas, trop vite. Arrêtés à la station de Torre Annunziata, nous quittons définitivement la voie ferrée pour gagner pédestrement le but de notre promenade. Pompéi, qui se trouve à 20 kilomètres au S. E. de Naples. Le chemin qui y conduit longe le pied S. E. du Vésuve, traverse des campagnes fertiles, où l'observateur peut facilement reconnaître les traces de nombreuses coulées de lave.

C'est dans cette contrée, où les rigueurs de l'hiver sont inconnues, qu'en l'an 600 av. J.-C. les Osques construisirent sur un monticule d'une lieue de tour un bourg qui dans la suite devint une ville à la mode, la célèbre Pompéi que nous allons visiter ensemble.

A partir du Consulat de Sylla, rien ne fut négligé pour faire de Pompéi un lieu de délices semblable à Capoue :

villas, palais, temples, théâtres et bains resplendissaient d'un luxe inouï. Parmi les principaux personnages romains qui possédaient des résidences dans cette ville, nous nous bornerons à citer l'empereur Claude, Cicéron, et le sénateur Regulus. L'amphithéâtre, pouvant contenir jusqu'à 20,000 spectateurs, était trop grand pour la seule population de la ville, mais il ne faut pas oublier que l'aristocratie des cités voisines accourait à Pompéi pour assister aux célèbres combats de gladiateurs qui ne le cédaient qu'à ceux de Rome.

A leur dernière heure encore, ces Pompéiens insouciants et voluptueux ne se doutaient guère qu'ils dansaient sur un volcan en activité. Toutefois le grand tremblement de terre du 5 février 69 ap. J.-C. et qui détruisit un grand nombre de maisons dans la ville et les environs, prouva aux naturalistes de ce temps que le Vésuve, malgré un repos de plusieurs siècles, ou même de plusieurs milliers d'années, n'était pas un volcan éteint. Sous le règne d'Auguste, Strabon en parlait en ces termes : « Au-dessus de Pompéi se trouve le Vésuve qui est entouré de champs cultivés jusqu'au sommet. Ce sommet est plat, stérile, en apparence formé de cendre et l'on voit dans les pierres poreuses des cavités couleur de suie, comme si le feu les avaient rongées, ce qui permet de croire qu'il contient des cratères. » Mais ce peuple léger oubliait facilement les avertissements des maussades philosophes; pourvu qu'il eût du pain et des jeux, il ne se souciait pas du reste. Les jeux préférés étaient les combats de gladiateurs, et à cette époque les gladiateurs se recrutaient principalement parmi les Nazaréens ou chrétiens qui venaient prêcher le renoncement au monde et à ses plaisirs. Ces trouble-fêtes, que chacun maudissait, étaient emprisonnés et condamnés à combattre dans l'arène d'autres gladiateurs ou des bêtes féroces.

C'était le 24 août de l'an 79 ap. J.-C., vers une heure de l'après-midi, au moment où chacun ne pensait qu'à jouir du supplice des chrétiens, que le terrible volcan éclata et

changea la joie de milliers de personnes en un immense concert de lamentations.

Voici en quels termes Bulver raconte cette catastrophe : Les yeux de la foule réunie à l'amphithéâtre se dirigèrent vers le sommet du Vésuve. Une immense vapeur s'en échappait sous la forme d'un pin gigantesque, au tronc noir, aux branches en feu et la teinte de ce feu variait à tout moment; tantôt lumineux à l'excès, tantôt d'un rouge sombre et mourant qui se ravivait un instant après avec un éclat que l'œil ne pouvait supporter.

Il se fit un silence de mort, un silence effrayant, interrompu par le rugissement des lions. Alors on entendit sur la hauteur des gradins les cris des femmes; les hommes se regardaient les uns les autres muets. En ce moment ils sentirent la terre trembler sous leurs pieds. Les murs du théâtre vacillèrent et à quelque distance les toits des maisons s'écroulèrent avec fracas. Le nuage de la montagne, sombre et rapide comme un torrent parut rouler vers eux et lança de son sein une pluie de cendres mêlée de fragments de pierres brûlantes qui tombèrent sur la ville, l'amphithéâtre et au loin sur les campagnes et la mer.

Les spectateurs oublièrent les jeux et ne pensèrent plus qu'à leur propre sécurité. Ils voulurent fuir, se pressant, se heurtant, se poussant, s'écrasant les uns les autres, marchant sans pitié sur celui qui était tombé; au milieu des plaintes, des jurements, des prières, des cris soudains, cette foule énorme se précipite dans les nombreux passages de l'amphithéâtre. Mais où fuir? Quelques-uns prévoyant un second tremblement de terre se hâtaient de reprendre le chemin de leurs maisons afin de se charger de leurs objets les plus précieux et de chercher leur salut dans la fuite pendant qu'il en était temps encore; d'autres, craignant cette pluie de cendres qui tombait par torrents dans les rues, cherchaient un abri sous le toit des maisons, dans les temples, dans tous les lieux qui pouvaient les protéger; mais les nuages

succédaient aux nuages et l'obscurité devenait de plus en plus profonde. C'était une nuit soudaine, une nuit effrayante qui s'emparait du milieu du jour. »

Pline le Jeune qui, pendant cette terrible catastrophe se trouvait au Cap Misène dépeignit ce sinistre de la manière suivante : « Le 24 août, vers une heure de l'après-midi, ma mère fit remarquer à mon oncle un nuage d'une forme et d'une grandeur toutes particulières. Il se leva aussitôt et se rendit sur une hauteur d'où l'on pouvait mieux observer cette apparition extraordinaire.

Dans ce moment et à cette distance, il était impossible de savoir de quelle montagne ce nuage s'élevait ; plus tard on s'aperçut qu'il sortait du Vésuve. Je ne peux pas donner une description plus fidèle de sa forme qu'en le comparant à un pin, car il s'élançait jusqu'à une hauteur considérable comme un tronc, puis il se ramifiait et s'étendait dans l'air. Tantôt ce nuage était brillant, tantôt sombre et tacheté, selon qu'il était plus ou moins fortement mélangé de terre et de cendre pendant qu'à différents endroits des flammes sortaient du Vésuve. Puis il tomba une épaisse pluie de cendres et de pierres qui en peu de temps obstruèrent les portes des maisons. Les gens affolés craignant de voir ces dernières s'écrouler les abandonnèrent en cherchant à se protéger contre la chute des pierres en tenant des coussins au-dessus de leurs têtes.

Le lendemain, le jour n'était qu'un léger crépuscule, les chariots dans lesquels Pline fuyait avec les siens étaient jetés çà et là par les convulsions du sol. La mer se retirait des côtes, de sorte que le rivage s'élargissait et que des animaux marins restaient sur la plage.

Du côté du Vésuve on voyait un affreux nuage noir d'où sortaient des flammes semblables à des éclairs. Bientôt après ce nuage s'abaissa sur la terre et couvrit la mer déserte que l'on ne pouvait plus distinguer, ni l'île de Capri, ni le cap Misène. Une pluie de cendres tombait et je regardais en arrière : Une nuit profonde régnait

derrière nous et s'approchait en glissant rapidement sur le sol comme un fleuve. Nous continuâmes à fuir aussi longtemps que nos forces nous le permirent, en quittant la route, pour prendre à travers champs afin de ne pas être écrasés par la foule éperdue. A peine nous étions-nous arrêtés que nous fûmes enveloppés d'une obscurité semblable à celle d'une chambre hermétiquement fermée. On entendait les lamentations des femmes, les cris des enfants et les appels des hommes. Les uns réclamaient leurs parents, d'autres leurs enfants, d'autres leurs époux, car on ne se reconnaissait plus qu'à la voix. Les uns se lamentaient de leur sort, d'autres appelaient la mort à grands cris, d'autres enfin imploraient les dieux, mais la plupart pensaient que les dieux eux-mêmes seraient détruits dans ce cataclysme. Peu après il fit moins sombre, cependant ce n'était pas le jour naissant, mais le feu qui s'approchait, puis l'obscurité redevint plus profonde que jamais. Il tomba de nouveau une si grande quantité de cendres que nous enfoncions jusqu'aux genoux et que nous étions obligés de la secouer de temps en temps pour ne pas être ensevelis et écrasés sous sa masse.

Enfin ces affreuses ténèbres s'éclaircirent lentement et firent place à une espèce de fumée ou de brouillard, puis le jour reparut et le soleil même se montra de nouveau au ciel quoique très pâle, comme pendant une éclipse. Tous les objets qui se présentèrent à nos regards étaient ensevelis sous la cendre comme sous un manteau de neige. »

Pompéi, cette ville élégante et gaie avait disparu sous une couche de cendres, de gravier et de pierre-ponce d'une épaisseur moyenne de 7-8 mètres.

Les survivants de cette terrible catastrophe, leur peur une fois passée, vinrent fouiller ces ruines pour en retirer des objets précieux qu'ils n'avaient pu emporter dans leur fuite précipitée, puis tout rentra dans le silence et pendant 18 siècles quelques ondulations du terrain seules indiquèrent la place de ce qui, sous l'empire romain, fut

une ville d'environ 70,000 habitants. Néanmoins la population des environs garda un vague souvenir de cette cité mystérieuse et les légendes les plus invraisemblables circulèrent au sujet des trésors enfouis sous la cendre, mais personne n'avait le courage d'entreprendre des fouilles sérieuses à cause des frais considérables qui s'y rattachaient.

Enfin, en 1748 le roi de Naples, Charles III fit commencer les travaux ; en 1813 on y mit près de 500 ouvriers et le gouvernement acheta tous les terrains recouvrant la ville antique. Sous le règne des Bourbons le travail diminua, une partie du terrain fut revendue et tout s'arrêta. Les fouilles ne recommencèrent qu'en 1860 et furent poussées, cette fois, avec une grande activité et si, depuis lors, elles se sont un peu ralenties, elles n'ont jamais été interrompues, et aujourd'hui, un tiers environ de la ville de Pompéi est entièrement déblayé. Le mur d'enceinte, haut de 7 à 10 mètres, surmonté de tours carrées, percé de huit portes, est assez bien conservé, mais du côté ouest il a entièrement disparu.

Malheureusement ces premières fouilles ont été pratiquées sans aucun plan déterminé et avec une négligence et une ignorance incroyables. Quelques ouvriers armés de pics travaillaient sous la surveillance d'un caporal, comme dans une carrière, et par moments ces travaux étaient même exécutés par des forçats ou des esclaves tunisiens qui devaient se soucier fort peu de l'art antique.

Dire le nombre d'objets précieux détruits ou abimés de cette façon serait impossible. Lorsqu'on découvrait par hasard une maison, on la fouillait, les statues étaient emportées, les tableaux sciés des parois pendant que les objets paraissant avoir peu de valeur étaient jetés de côté ; puis on comblait l'excavation pour en pratiquer une nouvelle plus loin.

En 1807, Michel Arditì dirigea le premier les fouilles d'après un plan arrêté, et le journal tenu par le chef accuse

un nombre de 674 hommes, 26 chariots et 7 mulets occupés aux travaux. Mais dans cette grande période d'activité on procéda toujours d'une manière fort primitive. On pratiquait des tranchées verticales jusqu'au niveau des rues et des planchers, occasionnant des éboulements fréquents qui détruisirent non-seulement un grand nombre de toits et de balcons, mais principalement les étages supérieurs, et les ouvriers, ne se donnant pas la peine de trier ces décombres, jetaient le tout dans les tombeaux. C'est même dans un de ces monceaux de ruines transportés en dehors des murs de la ville que l'on a retrouvé un des plus beaux joyaux du musée de Naples.

Avec l'année 1861 commença pour les fouilles une nouvelle ère inaugurée par le savant et perspicace archéologue Fiorelli, qui depuis dirige ces travaux avec une rare sagacité. D'après son plan les fouilles avancent lentement, mais avec intelligence. Les ouvriers ne creusent plus verticalement dans la crainte de tout briser, ils découvrent le sol horizontalement, par strates. De cette façon les objets enfouis, au fur et à mesure qu'on les découvre, peuvent être dégagés avec soin.

Le but des premiers chercheurs n'étant que de faire de grands profits, ils vendirent naturellement les objets trouvés au plus offrant, et c'est ainsi que des antiquités d'une très grande valeur allèrent orner les collections particulières des archéologues du Nord de l'Europe et des riches familles de Naples et de Rome. Toutefois le gouvernement ne tarda pas à se persuader de la nécessité de mettre fin à ce trafic et d'abriter tous les objets dans un grand musée: Ce fut l'origine du Musée Bourbon à Naples, aujourd'hui Musée National, et dans ces dernières années, quelques collections spéciales ont été réunies sur les lieux même, dans un petit musée qui certainement est un des plus grands attraits de Pompéi.

Les quartiers déblayés avant Fiorelli sont entièrement dévalisés et sauf quelques peintures décoratives il n'y reste plus que les murs des maisons et des temples.

Depuis 1860 on laisse en place les peintures, les statues, les colonnes, en les protégeant du mieux qu'on peut, pendant qu'on ne transporte à Naples au Musée National que les objets d'art de première valeur et ceux qui ne résistent pas au contact de l'air. Toutes les pièces sont soigneusement numérotées et enregistrées, de sorte que si l'on voulait, on pourrait sans aucune difficulté les sortir du Musée et les remettre dans les maisons de Pompéi, exactement aux mêmes places où leurs propriétaires les ont abandonnées, il y a 1800 ans.

D'après le récit de la catastrophe, nous avons pu nous persuader que la destruction ne fut pas si soudaine, mais qu'elle permit à la plupart des Pompéiens de prendre la fuite. Un examen soigné des lieux où l'on a retrouvé les squelettes, montre aussi que ceux qui se sont réfugiés dans les caves des maisons sont en minorité, pendant que le plus grand nombre, chargé d'effets précieux, ne put fuir assez vite et fut arrêté dans sa marche par la pluie de cendres.

Il est difficile d'indiquer le nombre des cadavres trouvés sous les décombres depuis l'origine des fouilles, parce que les données authentiques font défaut. Mais depuis 1861 les fouilles ont mis au jour plus de 150 squelettes humains, plusieurs squelettes de chevaux, plus un assez grand nombre de squelettes de porcs, de bœufs et de chiens.

Les positions dans lesquelles les squelettes de ces personnes ont été retrouvés expliquent clairement de quelle manière elles sont mortes, et l'imagination fertile des ouvriers, brochant sur le tout, a donné naissance à une foule de récits touchants, comiques ou terribles.

Ainsi dans un magasin on trouva deux squelettes se tenant fortement embrassés ; la structure de leurs os fit voir que c'étaient un homme et une femme, et la parfaite conservation des dents laissa penser que c'étaient deux jeunes gens, probablement deux jeunes fiancés qui périrent en ce lieu. Un peu plus loin, dans le temple d'Isis,

on trouva sous des colonnes renversées quelques squelettes de prêtres au milieu des débris d'une table et des restes d'un festin, pendant qu'un autre prêtre, poussé par le désespoir, tenta un effort suprême pour sortir de cette salle dont la porte était barrée au dehors par un fût de colonne. A l'aide d'une hache il avait déjà percé deux parois, mais arrivé devant la 3^e il était tombé asphyxié.

Dans la villa de Diomède, on trouva sur l'escalier conduisant à la cave 18 squelettes de grandes personnes, deux d'enfants, un d'une chèvre et un d'un chien. Ces ossements étaient ensevelis sous une épaisse couche de cendre fine qui, grâce à l'humidité régnant dans ces lieux, se transforma en une sorte de plâtre solide qui, comme un moule, garda la forme des objets qu'il recouvrait. Les ouvriers s'étant trop pressés, cassèrent tout, sauf la partie supérieure du corps d'une charmante jeune fille vêtue d'un tissu très léger. On coula du gypse dans ce moule naturel et l'on obtint un buste fort beau que l'on peut admirer au musée de Naples. La malheureuse, dans son épouvante, s'était réfugiée en ces lieux avec d'autres personnes, probablement sa mère, qui tenait un enfant sur un bras et un autre à la main. Tous ont l'air d'être morts avec résignation, leurs têtes étaient enveloppées de linges. Le maître de la maison, au contraire, accompagné d'un esclave, avait quitté les siens dans l'espoir de se sauver en plein air. Mais il n'eut pas le temps d'atteindre la limite de sa propriété, on trouva son squelette, la clef à la main, non loin de la sortie du jardin et à côté de lui son esclave qui portait dans un morceau d'étoffe un grand nombre de pièces de monnaie.

Dans le petit musée installé à Pompéi, les visiteurs ne peuvent se lasser de contempler plusieurs moulages de cadavres, entre autres ceux de plusieurs personnes presque entièrement conservées ; un homme d'une taille gigantesque, une femme avec une toute jeune fille étendue à côté d'elle et quatre autres personnes qui ont peut être voulu sortir de la ville par la porte la plus proche, mais

les cendres tombant avec abondance ralentirent leurs pas et leur coupèrent la respiration. Les malheureux s'affaissèrent pour ne plus se relever et furent enveloppés d'une cendre fine et humide qui prit exactement l'empreinte de leurs corps et de leurs vêtements. Pendant les 18 siècles qui s'écoulèrent jusqu'à leur découverte, ces corps et ces vêtements tombèrent en poussière, mais les cendres gardèrent leurs formes et leurs os intacts. Quand en 1863, les ouvriers frappèrent sur une partie du sol, qui rendit un son creux, ils appelèrent Fiorelli qui, après une étude minutieuse, eut la certitude d'être en présence d'un moule ; il y fit couler du plâtre, puis quand le tout fut sec, il détruisit l'enveloppe extérieure. Quelle ne dût pas être la surprise de l'infatigable directeur en voyant apparaître la statue en plâtre d'un homme parfaitement bien conservé !

Le procédé une fois connu, toutes les autres formes creuses furent aussi remplies de plâtre, puis brisées, et c'est ainsi qu'un certain nombre de Pompéiens ont été ressuscités, non en chair et en os, mais en argile, et dans un état de conservation tel qu'on peut, non-seulement étudier la situation dans laquelle ils sont morts, mais aussi les formes de leurs corps et même une partie de leurs vêtements et de leurs ornements.

L'un de ces Pompéiens, un géant, est couché sur le dos ; ses traits calmes et son vêtement retenu par la main gauche trahissent une mort foudroyante.

Le visiteur se trouve encore plus ému à la vue d'un groupe de deux femmes : Une jeune fille de 12—15 ans qui, selon toute apparence, fatiguée et persuadée de l'inutilité de sa fuite, s'est résignée à mourir sur place, elle s'est couchée sur la cendre en appuyant la tête sur ses bras croisés, et dans cette attitude elle a l'air de dormir. A côté d'elle se trouve une femme d'âge mur, à demi couchée sur la face, qui cherche à se soulever sur ses genoux et sa tête, en s'aidant de son bras gauche dont le poing est crispé ; cette position démontre que la malheureuse a dû

se débattre avec désespoir contre une mort lente et cruelle.

En général, les personnes qu'on a pu conserver de cette manière sont peu vêtues, ce qui fait croire que pour fuir avec plus de légèreté elles ont jeté leurs longues robes ; il y en a même qui sont entièrement nues. Il est aussi probable qu'un grand nombre de moules de ce genre a été détruit par l'ignorance des ouvriers ; mais aujourd'hui que les fouilles se pratiquent d'après un plan dont il n'est pas permis de dévier, et, surtout depuis qu'on connaît le secret de faire renaître en plâtre les Pompéiens, dont autrefois on ne croyait retrouver que les ossements, il est certain qu'on en découvrira encore un grand nombre, car près des deux tiers de la ville gisent encore enfouis sous des champs plantés de vignes et de muriers. Pompéi produit aujourd'hui l'étrange impression d'une ville incendiée. Les édifices qui n'ont pas été renversés par le tremblement de terre, ont été écrasés sous le poids des cendres et des pierres, pendant qu'un assez grand nombre a été détruit par les premières fouilles inintelligentes qui ont été pratiquées à tort et à travers par les chercheurs de trésors dont nous avons parlé plus haut.

De la plupart des maisons, il n'existe plus que les rez-de-chaussées, construits essentiellement en blocs de tuf, de calcaire, et parfois en briques. Les toitures et les planchers manquent généralement, parce que ces constructions en bois ont été carbonisées par le temps. Toutes les pièces de bois qu'on rencontre dans cet état sont soigneusement dégagées, mesurées et remplacées par de nouvelles absolument identiques, et à certains endroits on peut pour ainsi dire reconstruire ces maisons avec leur forme primitive. Quand les pièces de bois sont entièrement pulvérisées et quand elles laissent une empreinte creuse en bon état, les ouvriers y coulent du plâtre, exactement comme cela se fait pour les squelettes. Par ce dernier procédé on a pu conserver une foule

d'objets qui actuellement eussent été perdus, tels que des portes, des balcons, des volets, des bois de lit, des paravants, des fragments d'étoffe, des paniers, et même les quittances encore lisibles du banquier Cæcilius Jucundus.

Ce qui reste des habitations suffit pour nous en donner une idée assez exacte, car il ne faut pas oublier que dans l'antiquité, les principales pièces d'une maison se trouvaient au rez-de-chaussée, pendant que le premier étage était plus spécialement destiné aux chambres à coucher, aux petites salles à manger; souvent aussi elles servaient de logements aux marchands qui louaient la boutique du rez-de-chaussée.

Des grands édifices publics, il ne reste également que des colonnes et des murs renversés à la hauteur d'un premier étage d'une maison particulière.

La ville a été divisée par Fiorelli en neuf quartiers, subdivisée en ilots et coupée par quatre rues principales. Ces dernières sont en général droites, mais étroites; un seul char pouvait y circuler et l'on y voit encore les ornières tracées par les roues. Elles sont pavées en dalles de lave et bordées de trottoirs élevés; pour la commodité des piétons, les édiles firent enchasser, de distance en distance, dans ce pavé, des pierres plates de la hauteur des trottoirs, destinées à former une sorte de passerelle qui permettait de traverser les rues à pied sec pendant les fortes pluies de l'hiver. Le nombre de ces pierres varie de 4 à 5 selon la largeur des rues et elles sont toujours disposées de façon à ne pas gêner la circulation des voitures. La canalisation des rues est parfaitement conservée et excite encore l'admiration des connaisseurs.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, en pays musulman, les fenêtres des maisons ne donnent pas sur la rue mais sur une cour intérieure; aux étages supérieurs on en remarque cependant quelques-unes de petite dimension qui ne pouvaient servir à éclairer que des pièces peu importantes. Les façades ne présentent donc pas de variété. Cela devient frappant dans les rues habitées par

l'aristocratie, rue du Mercure et rue du Forum, où la monotonie n'est rompue que par les portes d'entrées et par quelques balcons saillants; mais il en est d'autres, comme celle de Nola et de Stabie, larges artères traversant la ville de part en part, que l'on pourrait appeler les boulevards de Pompéi. Ici presque tous les rez-de-chaussées étaient des magasins, et quelques-uns de ces derniers sont admirablement conservés.

La plupart des façades donnant sur la rue étaient toutes blanches; sur d'autres, le propriétaire faisait peindre un socle noirâtre, brunâtre, parfois d'un rouge vif pendant que le reste du mur, couvert de stuc était, par ci par là, agrémenté de faux marbre. Les noms des principales rues sont encore conservés et sur quelques maisons on peut déchiffrer des inscriptions de tous genres. Les rues étaient en outre cernées de petits autels consacrés aux dieux lares, semblables aux tabernacles et petites chapelles qu'on rencontre dans les villes et les villages des pays catholiques, et quand la place manquait, la chapelle était remplacée par une niche au fond de laquelle on trouve encore des lares et même d'autres divinités plus importantes.

Un autre embellissement des rues et qui frappe au premier abord, c'est le grand nombre de fontaines; à chaque coin de rue on en trouve une. L'eau était amenée en ville par un grand aqueduc souterrain et plusieurs châteaux d'eau la distribuaient aux différents quartiers, d'où elle était conduite dans les fontaines et les maisons à l'aide de tuyaux en plomb. Ces fontaines publiques sont fort simples: c'est en général un bassin carré formé de dalles de lave, reliées par des tenons en fer et une colonne qui laisse échapper l'eau soit par un goulot, soit par la gueule d'un animal quelconque. Une seule fontaine mérite une mention spéciale, c'est celle qui a été découverte dans le voisinage du temple d'Apollon. Elle est en marbre blanc et représente un grand coq qui, dans sa marche fière et

turbulente, a renversé une amphore d'où s'échappe le jet d'eau.

Comme nous l'avons dit, les rues de Pompéi sont monotones; les maisons sans apparence au dehors, sont belles au dedans, pendant que nos maisons modernes sont parfois surchargées d'ornements à l'extérieur. Chez nous, la plus belle façade adresse ses plus gracieux sourires aux passants; dans l'antiquité elle leur tournait le dos. Dans l'antiquité la vie de famille était murée, à l'abri de tous regards indiscrets, aujourd'hui nous vivons pour ainsi dire dans la rue, et bon nombre de dames seraient bien malheureuses si elles ne pouvaient s'asseoir au moins une heure par jour à leur fenêtre pour épier ce qui se passe dans la rue.

Les habitations de Pompéi diffèrent encore des nôtres par leur peu d'élévation. Dans nos villes, où le terrain est cher, il a fallu superposer les chambres jusqu'à former de véritables tours de 7 et même de 9 étages. A Pompéi la maison s'étend en largeur; les principales pièces se trouvent à plain-pied; ainsi dans celle de Pansa on compte environ 60 chambres toutes au rez-de-chaussée, pendant que l'étage supérieur, partout où il existait, ne renfermait que des chambres à coucher, ou des appartements de locataires.

En visitant ces chambres, nous sommes frappés de leur exigüité; la plupart n'ont que 2 à 4 mètres de côté, de sorte qu'elles seraient trop petites pour y placer nos grands meubles modernes; celles de l'étage sont en outre très basses, il y en a même dans lesquelles nous ne pourrions presque pas nous mouvoir.

D'après leur architecture, on divise ces maisons en deux classes: les plus anciennes qui appartiennent à la période calcaire; les plus récentes à la période du tuf. Les maisons de la première catégorie sont bâties en gros blocs calcaires; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée rectangulaire, dont l'un des petits côtés est tourné vers la rue, pendant que l'autre confine à un jardin.

Entrons dans une de ces habitations.

Après avoir franchi la porte d'entrée, on se trouve dans un vestibule s'ouvrant sur une espèce de cour nommée atrium, dont le toit incliné vers le centre a, au milieu, une ouverture carrée, le compluvium auquel correspond, dans le sol de la cour, l'impluvium, espèce de bassin peu profond où se rassemble l'eau de pluie qui de là coule dans un puits.

L'atrium était le lieu où la famille se réunissait. Derrière l'impluvium se trouvait le foyer, ou l'âtre, dont la fumée s'échappait par l'ouverture du toit. C'est ici que se trouvait le coffre-fort et que la femme vaquait à ses travaux domestiques, tandis que les autres pièces, entourant l'atrium et en recevant le jour, servaient de chambres à coucher, de chambres de provision, de salle à manger, etc.

Telle était la demeure du petit bourgeois; celle du pauvre ne possédait ni atrium, ni jardin, pendant que celle du riche offrait tout le confort imaginable. La façade de cette dernière, donnant sur la rue, est percée d'un portail parfois orné de belles colonnes qui donne accès au vestibule, au fond duquel se trouve la porte de la maison, généralement à deux battants. Les dimensions de ce vestibule et la richesse des ornements varient à l'infini. Quand la maison est surmontée d'un étage, l'escalier qui y accède prend sa naissance dans ce vestibule et avant la porte d'entrée. Le seuil de cette dernière est souvent orné du mot de salve (salut) écrit en mosaïque. La grande porte ouverte, le visiteur se trouve dans l'ostium, ou la seconde moitié du vestibule, dont l'un des côtés est occupé par la loge du portier à côté de laquelle on attachait d'habitude un chien de garde. Ceux qui pour bien des raisons n'aimaient pas les chiens vivants en faisaient dessiner un en mosaïque sur le fond, et l'artiste s'efforçait de le rendre aussi véritable, aussi menaçant que possible. Et pour mettre le visiteur en garde contre ce terrible molosse, le propriétaire avait

soin de faire écrire à côté, également en mosaïque : *cave canem, prends garde au chien!* comme cela se voit encore dans la maison dite du poète.

Après avoir passé devant ce dogue enchaîné, on pénètre dans l'atrium que nous connaissons déjà. Dans les grandes maisons c'est une cour dont le toit incliné repose sur quatre colonnes ; l'*impluvium* est souvent revêtu de plaques de tuf ou de marbre, et le *compluvium*, l'unique ouverture du toit par où l'air et la lumière pénètrent dans l'atrium, était orné avec plus ou moins de luxe et agrément de chenaux aux formes les plus gracieuses. Lorsqu'il faisait trop chaud, on pouvait le fermer à l'aide d'une toile qui tempérerait ainsi l'ardeur des rayons solaires en même temps que leur trop éblouissante clarté.

Au fur et à mesure, que la civilisation fit naître de nouveaux besoins, l'atrium perdit son importance, il fut détrôné par le péristyle et tomba au rang d'antichambre de la maison.

Dans ces nouvelles habitations on construisit, de l'autre côté de l'atrium, et en face de la porte d'entrée, un second vestibule dit *tablinum*, qui s'ouvrait sur le péristyle ; mais cette pièce devenant dans la suite un salon, il fallut pratiquer à côté un passage, *Fauces*, pour permettre aux esclaves de faire leur service sans déranger les maîtres.

Le péristyle ou portique qui détrôna l'atrium s'en distingue par sa plus grande étendue. Les toits qui le recouvrent sont toujours soutenus par de riches colonnades, le *compluvium* se trouve parfois au milieu d'un jardin d'agrément orné de statues et de jets d'eau.

C'est autour de ce jardin et sous cette colonnade que s'ouvrent les appartements du propriétaire, c'est en quelque sorte le sanctuaire de sa famille. Les principales pièces sont les chambres à coucher, où l'on voit encore l'espèce de niche ou élévation destinée à recevoir le lit ; les deux salles à manger, généralement une fraîche du côté de l'ombre pour l'été et une plus chaude et mieux fermée,

exposée au soleil pour l'hiver, puis les grands salons et enfin la cuisine et les garde-manger. L'étage supérieur, lorsqu'il existait, était disposé de la même manière que le rez-de-chaussée. Quelques maisons avaient, en outre, au-delà de ce portique, un grand jardin potager ; d'autres renfermaient encore des bains, un moulin, un four à pain, une écurie, mais ces dernières sont peu nombreuses.

Les locaux servant de magasins étaient ouverts sur la rue et n'avaient aucune communication avec l'intérieur du rez-de-chaussée, à moins que le propriétaire ne fut lui-même commerçant.

Les maisons de l'aristocratie se distinguent par une architecture plus élégante et par une richesse d'ornements et de peintures d'un goût très développé. Dans la maison de Méléagre, par exemple, les planchers sont remplacés par de belles mosaïques en marbre noir et blanc ; les parois des appartements ont un socle d'un rouge foncé, surmonté de panneaux noirs auxquels des ornements blancs donnent un cachet saisissant, ou un socle noir avec des parois rouges, bordées de blanc et le tout agrémenté de grotesques de l'effet le plus drôlatique. D'autres encore ont des socles rouges avec des panneaux verts ou blancs, sur lesquels un artiste de talent a peint des sujets mythologiques d'une grande beauté, mais parfois d'une obscénité révoltante.

La maison du Questeur, où l'on a retrouvé deux coffres-forts, avec un assez grand nombre de pièces d'or et d'argent, a des parois à fond rouge et jaune, jadis couvertes de tableaux représentant des sujets tirés de la mythologie grecque, ainsi que des paysages. Lors de leur découverte, ces tableaux étaient encore assez bien conservés pour être copiés, mais depuis, le temps les a effacés. Il reste cependant quelques panneaux avec des bacchantes flottantes qui sont de vrais chefs-d'œuvre.

Un certain nombre de maisons, habitées par des sybarites, étaient munies de calorifères d'un genre tout particulier. Les chambres avaient deux planchers, séparés

par un vide d'un décimètre, et les plaques de marbre, recouvrant les parois, étaient munies de pieds qui se posaient contre les murs, de sorte qu'ici aussi il restait un espace vide entre le mur et la couverture de marbre intérieure. Cet espace vide, ménagé autour des parois et sous le plancher, était en communication avec un four que l'on chauffait depuis la cuisine. L'air chaud ne pénétrait donc pas dans les appartements, comme cela a lieu avec nos calorifères modernes, mais il circulait autour des chambres, dans les parois et les planchers. De cette façon, non-seulement la pièce était à l'abri de l'humidité, mais elle était encore chauffée avec une régularité merveilleuse sans que les habitants fussent dérangés par le moindre courant d'air.

Dans la maison du Faune ou de la Grande Mosaïque, la plus riche de Pompéi, les parois des chambres sont doublées de grandes plaques de plomb fixées aux murs par une multitude de clous à grosses têtes saillantes destinées à retenir le stuc qui autrement n'eût pas adhéré à la surface polie du plomb. Ce revêtement métallique à l'intérieur était destiné à les protéger contre l'humidité et les fresques peintes sur ces murs sont admirablement conservées.

Cette demeure somptueuse possède un grand nombre de mosaïques ; la plus célèbre a été transportée au Musée National de Naples ; elle représente la bataille d'Issus au moment où le sort de la journée se décide. Darius, le roi des Perses, est debout dans son chariot, entouré de ses généraux terrifiés, pendant qu'Alexandre le Grand s'avance avec impétuosité. Déjà le chariot de Darius a changé de direction pendant qu'un des nobles Perses reste en arrière pour protéger la retraite. Mais, dans ce moment, son cheval noir tombe frappé d'un javelot et, avant que le cavalier ait le temps de quitter sa monture, Alexandre qui, dans l'ardeur de la poursuite, ne s'aperçoit pas qu'il a perdu son casque, arrive comme la foudre et le transperce de sa lance. A cette vue, une terreur pa-

nique s'empare des Perses qui, leurs lances sur les épaules, fuient avec précipitation ; le cocher du chariot royal, ne pouvant maîtriser son quadrigé, un des nobles de la garde met pied à terre et tient son cheval noir par la bride, à côté du chariot, pour que le Grand Roi puisse l'enfourcher et gagner son salut dans la fuite. Mais celui-ci tourne le dos aux fuyards, étend la main vers celui qu'Alexandre vient de percer et semble lui adresser quelques paroles d'adieu.

Cette scène est extraordinairement émouvante, on ne peut en détacher les yeux ; hommes et chevaux sont dessinés avec une vie et une énergie magistrales. Aussi, les plus grands artistes modernes sont-ils unanimes pour déclarer que cette mosaïque, longue de 4 mètres 30 et large de 2 mètres 30, est un des plus beaux chefs-d'œuvre que l'antiquité nous ait légués.

Dans une autre pièce, dont le pavé est couvert d'une superbe mosaïque entourée d'un bord blanc, on a trouvé le squelette de la femme du propriétaire de ce palais, qui voulut fuir en emportant sa cassette de bijoux, mais, voyant l'inutilité de cette tentative, elle jeta ses objets précieux et lutta avec désespoir contre la plus affreuse des morts. Les ouvriers qui la découvrirent racontèrent que le squelette était dans une position telle que l'on voyait clairement que la malheureuse avait cherché à retenir avec les mains le plafond qui s'effondrait sous le poids des cendres et des pierres.

Dans la boîte à bijoux on retrouva deux grands bracelets en or et en forme de serpents, des bagues, des boucles d'oreilles, des épingles à cheveux, un vase en argent, un miroir, un collier en coraux et diverses pièces de monnaie. Au milieu d'une chambre contiguë à celle-ci les ouvriers trouvèrent d'autres squelettes, mais, comme lors de ces découvertes, on ne connaissait pas encore la manière de couler le plâtre dans les moules formés par les cendres, l'aspect de ces personnes est perdu pour nous.

La maison du Centenier est également célèbre par la variété de ses peintures. La plus caractéristique se trouve dans le péristyle dont les grands panneaux jaunes sont bordés de pourpre et séparés par des ornements fantaisistes. L'un de ces panneaux représente la délivrance d'Andromède par Persée et à côté on en voit la caricature des mieux réussies : Des campagnards, armés de bâtons et de pierres, s'appêtent à délivrer une paysanne plantée dans l'eau jusqu'aux genoux et qu'un serpent enlace de nombreux replis.

D'autres tableaux, plus petits et fort endommagés, représentent des sujets baroques qui font croire que le propriétaire de cette maison devait être un homme à l'humeur joviale. Mais en voilà assez sur ce sujet et voyons un peu ce que les Pompéiens faisaient de leurs morts. Les lois romaines, ne permettant pas de créer des cimetières dans l'intérieur des villes, nous devons chercher ceux-ci en dehors des murs d'enceinte. Nous laisserons de côté les petits cimetières du sud de la ville et nous visiterons rapidement le plus beau qui se trouve en dehors de la porte d'Herculanum.

A mesure qu'on pénètre dans la Rue dite des Tombeaux, on se sent envahi par un étrange sentiment; quelques-uns de ces monuments funèbres sont si bien conservés et ressemblent tant à ceux que nous faisons de nos jours, qu'on finit par se croire dans un cimetière moderne, je dirais presque dans l'ancienne partie du Père Lachaise à Paris.

Chacun sait aussi que les Romains brûlaient leurs cadavres et qu'ils mettaient les cendres dans des urnes contenant de l'eau, du vin et de l'huile et qu'ils les déposaient dans des mausolées plus ou moins imposants. L'un de ces monuments renferme même une salle à manger, où les parents prenaient en commun leur repas funèbre lorsqu'ils venaient placer au tombeau de famille les cendres d'un nouveau décédé. Quelques mausolées sont ornés d'intéressantes sculptures, comme celui de Seaurus

dont les reliefs représentent des scènes de la vie des gladiateurs.

Un certain nombre de ces tombeaux renfermaient, outre des urnes, quelques squelettes qui proviennent d'une époque antérieure à la domination romaine et qui sont parfois accompagnés de monnaies et d'ornements osques ; dans le mausolée, dit du vase de verre bleu, on a trouvé une amphore d'une beauté incomparable que l'on peut visiter à son aise dans une vitrine du Musée de Naples. Mais, pressés comme nous le sommes, nous n'avons pas le temps de nous livrer à de longues réflexions philosophiques sur le néant des choses humaines et nous devons reprendre le chemin de la ville en laissant à droite la grande villa de Diomède, fameuse par ses trois étages non superposés, mais disposés en gradins sur les flancs d'une colline.

Puis, prenant par la rue Consulaire et la ruelle des Thermes, nous arrivons bientôt au Forum Civil, la plus grande et la plus belle place de Pompéi, ornée des ruines des temples de Jupiter et d'Apollon, ainsi que des belles colonnades de la Basilique et de l'Eumachia. Plus loin, au S. O., se trouve le forum triangulaire avec les soubassements du temple d'Hercule et tout près le Grand théâtre, vaste hémicycle aux gradins de marbre, puis le Petit théâtre, de même forme, mais plus coquet et jadis couvert d'un toit. Devant le Grand théâtre, on voit la Caserne des Gladiateurs avec plusieurs dessins fort curieux et au N. de celui-ci le temple d'Isis et la Palestra, espèce de grande halle de gymnastique entourée d'un beau portique.

A l'extrémité Est de la ville et dans cette plus grande moitié de Pompéi, qui n'est pas encore déblayée, se trouve l'amphithéâtre, vaste arène ovale dont les gradins pouvaient contenir jusqu'à 20,000 spectateurs. C'est ici qu'avaient lieu les combats de gladiateurs pendant que dans les deux autres théâtres on représentait des comédies ou des tragédies.

A Pompéi, comme dans toute ville italienne de l'antiquité, les bains étaient en grand honneur; les hommes s'y rendaient dans la journée comme chez nous dans les cafés, et le prix d'entrée étant minime, chacun pouvait se donner chaque jour le plaisir d'un bain froid, tiède ou chaud, selon son tempérament. Ces établissements étaient voûtés et éclairés par des lampes gracieuses et ornés de statues et de tableaux en rapport avec les lieux et dont la description nous conduirait trop loin.

Nous ne pouvons également pas nous attarder à raconter toutes les historiettes plus ou moins véridiques qui se sont répandues au sujet de trouvailles merveilleuses faites dans certaines maisons; tout le monde les connaît; chacun sait aussi qu'on y a retrouvé plusieurs espèces de fruits, des pains, des gâteaux et naturellement une masse d'ustensiles de cuisine et de toilette, bref tout ce que les habitants n'ont pas pu emporter au dernier moment; mais il ne faut pas oublier que les objets en fer sont fortement endommagés par la rouille, pendant que les meubles de bois, les étoffes et les autres substances végétales tombent en poussière et qu'il faut toute la sagacité d'un Fiorelli pour les reproduire en plâtre ou les faire dessiner sur place.

Pour terminer, nous citerons encore un autre genre de découverte qui jette un jour tout particulier sur la vie intellectuelle des Pompéiens, dont nous n'avons vu jusqu'ici que les produits industriels et artistiques. Nous voulons parler de cette infinité d'inscriptions et de caricatures peintes, charbonnées ou gravées sur les parois des chambres, sur les murs des maisons, des édifices publics, dans les corridors des théâtres et qui ont reçu le nom de *dipinti* et de *graffiti*. Les écoliers, comme de nos jours, s'amusaient à sâler les murs des maisons en y traçant les lettres de l'alphabet grec ou romain, accompagnées d'inscriptions, de dessins et d'expressions identiques à celles qui souillent si souvent les murs de nos villes modernes. D'autres inscriptions, gravées sur les

parois des chambres, renferment des plaintes d'un amant malheureux ; plus loin, ce sont des affiches de gladiateurs, des programmes pour les élections qui ne le cèdent en rien aux nôtres. Non loin du Forum, on lit des satires acerbes contre tel ou tel personnage, de basses délations, des injures grossières, des annonces de tous genres, comme par exemple : Une urne en bronze a été volée dans un magasin ; celui qui la rapportera recevra 65 sesterces (15 fr.) ; s'il ramène le voleur, il recevra... Ailleurs on lit : Oh ! cocher, si tu sentais le feu de l'amour, tu marcherais plus vite pour voir celle qui t'aime ; maintenant que tu as bu, prends donc les rênes, fouette et ramène-moi vite à Pompéi auprès de la belle qui m'attend.

Souvent ce sont des rébus et parfois des injures à l'adresse d'un aubergiste, comme celle-ci : Oh ! puisses-tu être puni, maudit tavernier, tu vends de l'eau et tu bois toi-même le vin ! et dans la Basilique, dont les murs sont couverts d'inscriptions, on en remarque quelques-unes qui doivent avoir pour auteur de grands et effrontés parasites. Qu'on en juge ! Istacidius, sache que quiconque ne m'invite pas à sa table est un grossier manant, et plus loin : gloire à celui qui m'invite à sa table ! Au-dessous d'une quantité d'obscénités et de quolibets à double sens, un philosophe, dégoûté de tant de cynisme, écrivit : Oh ! parois condamnée à porter la souillure de tant de mains, pourquoi ne t'écroule-tu pas !

Nous pourrions encore nous étendre longuement sur la beauté des chefs-d'œuvre mis au jour par les fouilles, mais nous passerons sous silence ces détails par trop techniques qui ne peuvent intéresser que les spécialistes ; d'ailleurs aujourd'hui, les formes les plus nouvelles en poterie artistique proviennent en grande partie de Pompéi, et, la plupart des bijoutiers à la mode, s'inspirent de ces anciens modèles. Les bagues, les bracelets en forme de serpent, les boucles d'oreilles, les broches et les colliers les plus nouveaux ressemblent, à s'y méprendre, aux bijoux exposés au Musée National de Naples.

Les statues, tant en marbre qu'en bronze, prouvent qu'en l'an 79, Pompéi avait atteint un degré de civilisation très élevé, grâce surtout à l'influence d'Athènes que les Romains ne réussirent pas à effacer et que l'on peut suivre partout; dans l'architecture, dans la statuaire, dans la peinture et même dans l'arrangement intérieur des maisons particulières. Cela est d'autant plus naturel que Pompéi, une ville de la Grande Grèce, se trouvait en contact avec les deux civilisations les plus développées de l'antiquité; elle hérita des Grecs le goût du beau et des Romains le bon sens pratique qui caractérisa toujours les conquérants de l'ancien monde.

Aujourd'hui, Pompéi n'est pas comme le vulgaire touriste se l'imagine, simplement une ville ruinée que l'on peut visiter en quelques heures, un Bædeker à la main; mais il faut y rester des jours pour se familiariser avec son architecture, ses inscriptions et pour se faire une idée de la manière minutieuse avec laquelle ces fouilles doivent être pratiquées. Alors seulement on comprendra que les ouvriers occupés à ces travaux doivent être en quelque sorte des artistes très habiles qui, arrivés à la hauteur des maisons, ne peuvent plus donner un seul coup de pic sans en avoir calculé la portée. Rien de plus intéressant que de suivre ces fouilles qui, au gré des visiteurs, marchent avec une lenteur excessive. Que de choses on apprend ici en quelques instants et comme on a raison de dire que Pompéi est maintenant la meilleure école d'archéologie. En effet, dans aucun autre pays, les monuments, les peintures, les statues, les maisons avec leurs meubles, n'ont été aussi bien conservés que dans cette ville qui, dans l'espace de quelques heures, a été ensevelie sous une épaisse couche de cendres qui, comme nous l'avons vu, a laissé presque intacts les objets qu'elle recouvrait.

Les services que ces fouilles ont déjà rendus à l'archéologie sont incalculables. Que de choses, incompréhensibles encore au siècle passé qui, aujourd'hui, paraissent

toutes naturelles, grâce aux beaux travaux de Fiorelli !

Que de trésors mis au jour depuis trente ans, comme l'histoire de la civilisation romaine, au temps des premiers empereurs, a fait des progrès, mais que de choses restent enfouies sous les champs qui recouvrent encore plus de la moitié de Pompéi. Quiconque les a parcourus, a dû sentir son cœur battre avec émotion, en pensant qu'à 7 ou 8 mètres au-dessous de ses pieds, il y a des maisons, des monuments, des personnes auxquelles on sait rendre leur vraie forme, en un mot toute une civilisation comme celle que l'on peut déjà suivre dans les quartiers qui ont fait le sujet de cette étude.

Involontairement, on envie le sort de ces ouvriers qui, chaque semaine, font une nouvelle trouvaille. Oh ! comme on voudrait pouvoir rester toujours dans ce beau pays, au ciel bleu, qui se confond dans le lointain avec l'azur de la mer et que des montagnes aux contours arrondis, entourent d'un cadre merveilleux ! Mais là, au Nord, se dresse toujours le Vésuve, ce monstre fumant, auteur de tant de ruines, et qui nous en réserve peut-être de plus terribles encore.

TH. ZOBRIST.



